



CLASSIQUES
GARNIER

Édition scientifique, « [Introduction] », *Œuvres suivies de poésies détachées. Le Porte-enseigne Stôle, La Veillée de Noël, Hanna et Le Roi Fialar*, RONEBERG (Johan Ludvig), p. V-XI

DOI : [10.15122/isbn.978-2-8124-2468-7.p.0007](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-8124-2468-7.p.0007)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2014. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

Le poète suédois, Jean-Louis Runeberg, naquit à Jacobstad, petite localité finlandaise, le 5 février 1804, peu d'années avant la guerre qui devait donner de nouveaux maîtres à son pays natal. Son père, Lorentz Runeberg, était un capitaine de vaisseau de haut mérite; sa mère comptait parmi ses aïeux des soldats de Charles XII, morts au service de la Suède. Les premières leçons de la famille, les événements militaires au milieu desquels Jean-Louis passa ses plus tendres années, un séjour à Sara-Yervi, c'est-à-dire, au cœur même du « pays de la musique et de la fidélité », enfin sa chère pauvreté dont il parle toujours avec une sereine reconnaissance, tout contribua à favoriser dans la jeune âme, avec l'amour du pays, l'éclosion et le développement de la faculté poétique. La situation de fortune du père obligea Runeberg,

encore étudiant, à accepter les fonctions, plus honorables qu'honorées, de précepteur, jusqu'au moment où une chaire à l'université d'Abo lui fut offerte. C'est dans cette ville, vers 1827, qu'il épousa M^{lle} Frédérika Tengstrom. Fixé plus tard à Helsingfors, chef-lieu universitaire de la Finlande depuis l'incendie total de la ville d'Abo, le poète-professeur y fonda le *Morgenblad* ou *feuille du matin*, consacrée à la littérature, et à la poésie. Sa maison devint dès lors le centre de réunion d'hommes distingués qui, sous la présidence de Runeberg, y formèrent une sorte de cénacle littéraire.

L'œuvre de Runeberg comprend un certain nombre de poésies lyriques, d'élégies et d'idylles remplies de délicatesse et d'art; de traductions en vers des psaumes, et des chants populaires de la Serbie principalement : cinq petits poèmes, idylles bourgeoises ou drames rustiques où l'auteur trahit sa fine organisation d'artiste; le *Roi Fialar*, où sont rappelées les antiques mœurs de la Scandinavie et celles de l'Ecosse celtique; enfin le *porte-enseigne Stôle*, la plus remarquée de ces compositions, si l'on peut toutefois appeler composition une suite de tableaux isolés de la campagne de 1808. Stôle est un des héros obscurs de la

guerre à la suite de laquelle le passage de la Finlande de la domination suédoise sous la domination russe fut définitivement consacré par le traité de *Frédèrikshamn*. Cette lutte, plus glorieuse pour les armées engagées que pour les compétiteurs couronnés, avait eu pour motif apparent le renvoi, par Gustave IV de Suède, à l'empereur Alexandre des insignes de l'ordre de Saint-André. Le triste champion de la légitimité ne voulait pas d'une distinction portée par l'usurpateur du trône de Louis XVIII, Napoléon I^{er}, qui, par suite d'un malentendu assez fréquent entre peuple et souverain, se trouvait être l'objet de l'enthousiaste admiration du peuple suédois. C'est ce même Gustave IV, roi sans génie, sans grandeur, sans courage, à qui la Suède est redevable de la perte de la Poméranie et de toutes les possessions allemandes. Le rôle le plus ridicule lui est dévolu dans le poème de Runeberg.

Une belle invocation à la Finlande, respirant le patriotisme le plus sincère, ouvre le poème où revivent les souvenirs glorieux de Gustave-Adolphe et de Charles XII, et les traditions militaires d'un peuple tout chevaleresque. Si l'on éprouve quelque surprise à voir l'auteur professer une admiration

égale, presque une égale sympathie pour les chefs russes ou suédois, si l'on regrette un moment cet effacement de l'amour-propre national devant un sentiment impersonnel, il faut se rappeler qu'il ne s'agissait pas alors pour la Suède d'une guerre d'indépendance, mais seulement d'un dernier et malheureux effort pour conserver une province conquise. Du reste, l'amour du pays est profond chez Runeberg comme chez tout Scandinave, et s'allie merveilleusement à un vif sentiment de la nature et de l'art. Sa muse est grave, énergique, et contenue, remplie de grâce et d'une sensibilité pudique, enfin le type de la femme suédoise.

Une tragédie dans le goût antique, les *Rois à Salamine*, publiée en 1863, clôt la série des productions de Runeberg. A cette époque une attaque de paralysie partielle vint le frapper au milieu de succès incontestés et toujours croissants. La source du chant, autrefois si vive, avait cessé de couler; » le corps n'était plus, littéralement, que la prison de l'âme. Après quatorze années de souffrances, la mort vint enfin délivrer le poète, le 6 mai 1877. La Suède et la Finlande portent ensemble le deuil de Jean-Louis Runeberg.

M. Geffroy, l'éminent professeur d'histoire ancienne à la faculté des Lettres de Paris, aujourd'hui Directeur de l'Ecole française de Rome, est le premier qui ait fait connaître en France le nom de Runeberg. Dans une lettre datée de Stockholm (10 août 1854), et publiée dans la *Revue des Deux Mondes*, il nous donne la traduction de la *Journée de Døbeln*. On eût désiré de la même plume de nouvelles interprétations du poète Suédois, qui, à notre connaissance, du moins, n'ont pas encore paru. Nous devons à Mlle du Puget un choix très-intéressant des poésies lyriques modernes de la Suède, où l'on trouve les *tombeaux de Perrho*, de Runeberg. Déjà bien avant ces lectures, avant de connaître les aimables et attachants récits de voyages de M. Marmier, j'avais senti l'influence de cette sympathie innée qui unit les peuples scandinaves et les peuples latins, et plus particulièrement, parmi ces derniers, la nation française. C'est évidemment à notre chère France que Suédois, Norvégiens et Danois se sont montrés le plus constamment entraînés à tendre une main amie. Dernièrement encore, pendant nos désas-

tres de 1870 et 1871, Norvégiens et Suédois ont témoigné hautement leurs sympathies pour la France (1), ce qui demandait un certain courage dans un moment où notre humiliation faisait la joie des plus puissantes nations de l'Europe. Il ne faut pas oublier qu'on a cru devoir les avertir officieusement d'avoir à faire cesser, à Stockholm, par exemple, certaines manifestations populaires aussi bien que les marques publiques d'intérêt données aux vaincus par les plus hautes classes de la société. C'est dû par ces sentiments de reconnaissance et d'admiration que, sans trop calculer mes forces, j'ai osé me faire l'interprète de l'un des poètes suédois qui honorent le plus son pays.

J'avouerai que je ne me suis pas décidé à terminer ce travail sans solliciter quelques conseils, et je ne peux le laisser paraître sans témoigner ma vive gratitude à ceux qui m'ont accordé leur bienveillante assistance. Mon père m'a guidé dans ce nouveau travail, comme dans d'autres, et je me suis senti deux fois heureux de recourir à ce tact fin et sûr, à cet amour du mot simple et de la couleur vraie qui font de lui, en matière d'art ou de poésie, le critique le plus judicieux; aussi m'a-t-il épargné plus d'une faute de goût, devinant mieux que le traducteur la convenance et la propriété des expressions françaises. M. Auguste Lacaussade, l'auteur des *Salaziennes*, des *Épaves*, des *Poèmes et Paysages*, a bien voulu revoir le

(1) V. note B.

poëmedu porte-enseigneStôle. D'un goût littéraireexquis, poëte lui-même, il devait saisir plus vite et plus sûrement les intentions d'un poëte. M. le colonel Staaff, qui a tant fait pour répandre dans le Nord la connaissance de notre littérature, me permettra de lui exprimer ici mes sentiments de gratitude pour ses conseils obligeants et sa courtoisie toute suédoise ; si le respect ne m'avait empêché (du moins j'aime à le croire) de me montrer importun, ce livre serait sans tache. Enfin, c'est à un ami, à M. Edouard Gœpp, à son intervention aussi persévérante qu'aimable, que je dois d'avoir pu faire paraître mon travail : qu'il en reçoive ici mes plus affectueux remerciements.
